

**CENDRINE BERTANI**

**AURÉLIA**  
**Les Légions d'Hadès**

**THRILLER**

**EAUX**   
**TROUBLES**

## **Prologue**

Ils étaient cinq, piégés dans une époque qui n'était pas la leur.

Cinq étudiants de nationalités différentes.

Cinq amis, au destin incertain.

En danger, sur les traces de ceux qu'ils auraient dû craindre. Les Légionnaires, ces partisans du mal. Hadès et Arès étaient les dieux responsables du chaos actuel, à Athènes. Comment en était-on arrivé à cet enfer ? Des démons venus du passé cherchaient à reprendre le contrôle du monde.

Cinq camarades avaient trouvé le passage. Mais l'arche resterait-elle ouverte longtemps ?

Pourraient-ils empêcher le meurtre de leur professeur et retrouver un jour leur présent, ensemble ?

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **MUTATIONS**

## IN AURELIAE MEMORIA

**Olim : 430 avant J-C.**

Je me réveillai sur la couche préparatoire au bûcher funèbre et je ressentis un violent spasme de répulsion à l'idée que j'aurais pu être la proie des flammes purificatrices. J'échappai à la crémation de justesse, car les prêtres officiants, sur le parvis des marches du temple d'Asclépios, étaient en train d'accueillir les fidèles pour les cérémonies funéraires.

Je me dressai d'un bond et m'enfuis, avec pour seul objectif de trouver une cachette sombre, jusqu'au crépuscule. On découvrirait que mon corps avait disparu. On accuserait peut-être les adeptes du mal de s'être procuré un cadavre pour leurs rites maudits. Ce n'était plus mon souci.

En me faufilant jusqu'à la porte arrière du temple, par laquelle la statue du dieu pouvait être sortie du naos lors des processions religieuses, je quittai les lieux, et je m'aperçus que les rayons du soleil me brûlaient la peau douloureusement. Il fallait que je longe les murs de torchis des édifices pour bénéficier de l'ombre salvatrice des balcons surplombant les commerces. Des courtisanes y appelaient le chaland. La vie continuait.

Je ne pouvais pas retourner chez Périclès sans avoir réfléchi à un plan d'action. Je me terrai tout le jour dans les *carceres* de l'amphithéâtre : ces cages qui, lors des jeux, contenaient des fauves. Les dernières festivités remontaient à deux lunes. Il

n'était pas prévu d'organiser des combats entre gladiateurs et bêtes féroces avant longtemps. Les prisons de l'amphithéâtre étaient vides. L'odeur des lions, cependant, était encore présente.

En temps ordinaire, j'aurais été dérangée par cette fétidité ambiante, mais mon séjour aux Enfers m'avait apparemment immunisée contre les relents d'urine et de paille souillée, de sang et d'épices étrangères.

Incongrûment, mon estomac gronda. Je réalisai que je n'avais pas mangé depuis le repas funeste où j'avais absorbé du poison, en quantité suffisante pour en être souffrante au point de sembler morte. Je vomis à l'idée que le breuvage empoisonné n'avait pas été évacué par mon corps. Tremblante, je restai prostrée contre les parois de la cage, à la manière d'un animal blessé.

J'avais faim. Si faim. À la nuit, je sortis voler à manger. Je trouvai une boutique de l'*agora* dont la devanture n'avait pas été bien refermée. La planche de bois qui aurait dû sceller le petit réduit dévolu aux boulangers de Cérès, sur le portique à l'est, était vermoulue, et j'y glissai facilement la main droite. Je m'attendais à ce que mes ongles soient écorchés, tandis que je tirai de toutes mes forces sur une latte de bois fragilisée, mais cette dernière céda sous la pression très facilement. J'inspectai le local, désert. Des galettes de sarrasin avaient été oubliées par les artisans boulangers, et je me jetai sur la nourriture avec avidité.

Ma voracité me surprit. Je me mordis bêtement, et je m'étonnai de constater qu'une goutte de sang vermeil avait perlé sur ma lèvre inférieure. J'effleurai du bout des doigts mes dents supérieures, et sursautai au toucher de mes canines, particulièrement pointues.

Un éclair de lucidité me rappela ce serviteur d'Hadès, à l'allure à la fois séduisante et inquiétante. Le jeune homme avait un sourire carnassier. Et une beauté démoniaque. Mon poulx

s'accéléra alors que je pensais à lui. Il me semblait que si je l'appelais à mon secours, il pourrait percevoir ma détresse, et je crus entendre sa voix grave murmurer « Aurélia ». Mais peut-être n'était-ce qu'un souvenir... ou un fantasme. J'étais si seule, désespérée. Je me sentais faible, désorientée. Ce garçon était le seul être *humain* avec qui j'étais entrée en contact aux Enfers. Les ombres, les Dieux, le passeur squelettique à l'aspect de momie... avais-je réellement vécu cela ? Mon cerveau avait été privé d'oxygène, c'était sûr. Il affabulait probablement. Sinon, d'où venait cette image d'un étrange baiser, que j'avais échangé avec le serviteur d'Hadès ? J'avais senti ses dents sur mon cou...

Je défaillis soudain, et mon estomac se révolta, rejetant le pain ingurgité. Était-ce le frisson de la mort qui m'avait étreinte ? Ou ne tolérerai-je à l'avenir plus cette nourriture qui me convenait quand j'étais simple mortelle ? Pour m'en assurer, je tentai avant l'aube de m'alimenter de nouveau, mais le même haut-le-cœur me reprit.

J'errai comme une âme en peine, toute la nuit, d'un commerce à l'autre, allant jusqu'à rebrousser chemin jusqu'au parvis du temple d'Asclépios, où mon corps avait été exposé à la mort. Les pavés froids de la place d'Athènes m'avaient abîmé les pieds, et je songeai que j'aurais besoin de sandales. Les lieux étaient tristes, et les cendres, au pied de l'autel divin, avaient été balayées.

Des familles honoraient à présent le souvenir de leurs défunts, avec piété. Cet honneur, j'en serais à jamais privée. Mon frère ne conserverait pas l'urne contenant mes restes, et les dieux Lares m'oublieraient. Sur l'étagère du *columbarium*, où reposaient les cendres de mes parents, je serais éternellement absente, et tout réconfort serait refusé à Alexos, à moins que je ne lui apprenne ce qui m'était arrivé. Il me fallait regagner l'amphithéâtre avant que les premiers esclaves ne viennent travailler.

Je traversai l'*agora* déserte, en ayant pris soin d'envelopper

ma tête sous un tissu emprunté sur l'étal d'un passementier. Voler ma nourriture et mes habits me posait un problème d'éthique. Je regrettai cette pièce de monnaie conservée par Charon, bien que le passeur des Enfers ne m'ait pas conduite au Champ du Jugement. L'obole aurait pu être échangée contre des drachmes, qui m'auraient permis de subsister quelque temps. Lorsque j'aurais retrouvé des forces, il me faudrait pénétrer dans l'*oikia* de Périclès, afin de récupérer les maigres biens que j'avais possédés durant ma courte existence.

Le jour me trouva chancelante, épuisée par ma virée nocturne, découragée par ces nouveaux interdits, qui diminuaient mon champ d'action. Je devais protéger mon jeune frère. Il fallait que je venge mes parents. Leur assassin était toujours en liberté.

Mon ennemi n'était pas limité dans ses déplacements par l'éclat du soleil. Il n'était pas torturé par la faim. Il avait sur moi un avantage non négligeable, et je sentis la haine à son égard durcir mon âme.

Le pain ne me rassasiait plus. C'était une certitude. J'en étais même malade. De nuit en nuit, je m'affaiblissais. Le jour, je restais allongée sur la paille, proche de l'inconscience, dans une sorte de sommeil sans rêves. Ma respiration ralentissait, mon pouls se faisait plus espacé, et c'était comme si je retrouvais l'apparence de la mort.

Le troisième soir, je gémis et pris mon visage entre mes mains, pour pleurer sur mon sort. Je sentis que mes pommettes étaient saillantes. Ma peau était si pâle qu'elle devenait presque phosphorescente. Les geôles étaient profondément enfouies en sous-sol, sous la piste de sable, et durant la journée, si j'en avais trouvé la force, j'aurais pu circuler dans ces souterrains à ma guise. Les lieux avaient été abandonnés, mais cette cachette ne serait que temporaire. Dès l'arrivée de nouveaux gladiateurs, l'amphithéâtre serait de nouveau entretenu et habité.

Qui d'autre aurait pu m'aider ? Je suppliai mentalement celui qui avait fait de moi ce que j'étais devenue. C'était un appel au secours. Qu'il se manifeste.

Lukios m'entendit. Je ne le vis pas arriver. Lorsqu'il se matérialisa à la grille de la cage dans laquelle j'étais alitée, je me reprochai de ne pas l'avoir entendu approcher.

Il était beau, aussi brun que dans mon souvenir. Il était pâle, comme moi, mais n'avait pas l'air en mauvaise santé. Ses prunelles trop claires étincelaient.

Il approcha de mes mains un lapin qui venait d'être tué, et je sentis que l'animal était encore tiède. Avais-je besoin de viande pour retrouver mes forces ? Je puisai dans les yeux de mon comparse le courage nécessaire pour suivre mon nouvel instinct. Le gibier était cru. Mon estomac gronda.

Je reniflai le lapin. Son pelage était doux, gris. J'aurais aimé avoir un petit animal à caresser aussi soyeux, jadis.

Lukios posa sa main sur mon épaule. Je tressaillis. Je le remerciai du regard pour la nourriture qu'il m'offrait, et je le vis sourire.

Il me rappela son nom. Me chuchota que je devais me faire à ma nouvelle condition. Qu'il n'avait pas le droit de rester près de moi, tant que je ne serais pas prête à accepter qui j'étais devenue. Ce fut tout.

Alors que j'essayais de me décider à manger ma proie, je sentis un courant d'air frais traverser ma prison, et je constatai que mon sauveur avait disparu. J'en ressentis de la tristesse. J'étais de nouveau seule, avec un lapin sur les genoux.

Alors d'un coup de dents précis, je lui tranchai la gorge. Je me repus de son sang tiède, qui gicla dans ma bouche. Je sus que c'était là ce qui me conviendrait à l'avenir.

Je pouvais lutter, repousser l'évidence. Jeûner, m'affaiblir, haïr Lukios ou les dieux qui m'avaient manipulée pour que je revienne sur terre. Mais d'une certaine façon, j'avais fait un choix. J'étais devenu ce que les hommes plus tard appelleraient

un vampire.

∞

Au bout de quelques nuits, je sentis mes forces revenir. Le sang du gibier que Lukios déposait sur l'arène de l'amphithéâtre chaque soir me rendait de la vigueur. J'étais prête à accomplir ma mission. Il fallait que je retrouve la trace de mon jeune frère. Il en allait de la vie d'Alexos.

La nuit était propice aux déplacements furtifs. Je parcourus la ville jusqu'aux portes de la maison de Périclès, située deux rues après le portique, à l'est de l'*agora*.

Je reconnus les gardes que le stratège postait en permanence devant son domicile. Se glisser discrètement dans la demeure posait problème. Les deux premiers soirs, je restai au coin de la maison voisine de celle de Périclès, sans trouver l'audace de poursuivre mon entreprise.

Ma fébrilité m'effrayait. Je ne maîtrisais plus mon souffle, et supposai que j'étais imprégnée de l'odeur des arènes, puisque je dormais dans la cage des fauves.

Alexos n'était pas loin, mon flair me l'indiquait. Je ne savais pas au juste si cette faculté de localiser quelqu'un venait de mes conditions de survie, en mode chasseur. Un lien indéfectible m'unissait à Alexos. Nous étions souvent en communion. Je devinai mon frère inquiet, déboussolé, triste. Comment lui faire comprendre que j'étais vivante ?

« *Petit frère, je vais bien. Méfie-toi. On nous veut du mal, à toi comme à moi.* »

La nuit où je pus me glisser dans l'*atrium* de la demeure, je tournai à gauche après le *lararium*, soucieuse de ne pas faire de bruit devant le *tablinum* où parfois Périclès passait des nuits blanches à se préoccuper de l'avenir d'Athènes, en compagnie des puissants de ce monde. En dessous des dortoirs destinés aux serviteurs, et des greniers dévolus aux esclaves d'un rang inférieur, je cherchai notre ancienne chambre. C'était une petite

cellule sans meuble, où deux lits constitués de matelas remplis de bourre permettaient de s'allonger sur le sol pavé. Les couchages des gens humbles étaient de simples tapis étendus sur les lattes de bois du plancher, à l'étage.

Ronflements.

Notre *cubiculum* était occupé. Il y avait là deux enfants. Les neveux de Strabon peut-être, reconnus-je. Ils fréquentaient l'école de Périclès depuis peu de temps.

Où était Alexos ?

Sur la pointe des pieds, je me promenai parmi les dortoirs de la demeure, sans trouver mon frère. Peu probable que ce soit dans l'aile droite de la demeure. Là-bas, de l'autre côté des salles communes, les pièces étaient dévolues à la famille de Périclès. Les seuls domestiques étaient les femmes de chambre et les nourrices.

Une boule de contrariété me bloqua la gorge. L'échec était inquiétant.

« Alexos ! Tu vas bien ? »

C'est alors que Lukios avança dans la nuit. Il se tenait sous le toit percé de l'*atrium*. Avait-il profité de l'ouverture au-dessus du bassin pour se faufiler dans la maison ? Il fallait être exceptionnellement agile pour se frayer un passage venant du ciel, sans mettre le pied dans l'*impluvium* où des poissons mordorés se reposaient paisiblement.

L'étrange jeune homme tourna ses yeux ambrés vers moi. Il me chuchota :

— L'infirmerie, derrière les cuisines, au rez-de-chaussée.

Il s'apprêtait à repartir. Je lui attrapai le bras.

— Attends... Je veux te remercier... Pour les lapins. Et pour tes conseils.

Je me sentis gauche et embarrassée. Mon cœur faisait de drôles de bonds.

— Tu ne me dois rien, Aurélia, murmura Lukios.

Mais un sourire lui étira les lèvres. Je vis étinceler l'extrémité

de ses canines. Sensation de chaleur et de picotements dans mon ventre. Je devais avoir faim, encore.

— Tu sembles savoir tant de choses...

— Tu apprendras. Il m'a fallu des dizaines d'années...

— Mais ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Quel âge as-tu ?

Les questions se bousculaient. Lukios avait l'air si jeune.

Pour éviter de répondre, il se pencha en avant et me déposa un baiser sur les lèvres.

Stupeur. Les papillons dansèrent dans mon estomac. Mon rythme cardiaque s'emballa.

— Nous avons été choisis, toi et moi, expliqua-t-il.

— Ne pars pas, l'implorai-je.

Je ne reconnus pas ma propre voix.

— Je peux te laisser, tu es prête, décida-t-il.

Cette phrase énigmatique m'étonna. J'étais en pleine confusion. Je me laissai glisser contre une colonne de marbre blanc. Je me retrouvai assise sur la margelle du bassin où s'ébattaient des poissons. Ils s'agitèrent furieusement. Ils arboraient la même couleur lumineuse et dorée que le regard de Lukios. Ambre animal.

C'est alors que l'impensable se produisit.

Tremblements puissants. Le corps de Lukios sembla se déformer. Grandir. S'étoffer.

Son visage s'allongea en museau. Ses membres devinrent des pattes recouvertes de fourrure grise.

Il mutait.

*Je rêve, je deviens folle.*

Les yeux de la créature luisaient, reconnaissables.

« *C'est toi, Lukios ?* »

Sa métamorphose lui avait ôté presque toute humanité.

Adossée à la colonne de l'*atrium*, incapable de réagir, je haletai.

« *Tu as ce pouvoir, aussi. C'est ton combat, à toi d'agir* », entendis-je dans ma tête.

Que fallait-il comprendre ? Seuls les fous entendaient des voix.

La créature bondit sur le toit et je restai sonnée. Les jambes coupées.

Ce devait être une hallucination. J'étais en train de perdre la raison, sûrement à cause de mon séjour dans les arènes. Il fallait que j'arrête de vivre comme une bête.

Débusquer Thémistos. Protéger mon frère. Tuer son assassin.

*Oublie Lukios ! Son nom évoque un loup. Mais là, ma grande, tu perds le contrôle ! Garde tes fantasmes pour des moments où tu peux rêvasser. Tu as d'autres priorités, me sermonnai-je.*

∞